

Culture



La prostitution féminine à Montréal, 1945-1970, par Danielle LACASSE, Montréal : Boréal, 1994, 236 pages (broché)

Bernard Arcand

Volume 17, numéro 1-2, 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1084029ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1084029ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA),
formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne
d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (imprimé)

2563-710X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Arcand, B. (1997). Compte rendu de [*La prostitution féminine à Montréal, 1945-1970*, par Danielle LACASSE, Montréal : Boréal, 1994, 236 pages (broché)]. *Culture*, 17(1-2), 111–112. <https://doi.org/10.7202/1084029ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne
d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society /
Société Canadienne d'Ethnologie, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des
services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique
d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de
l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à
Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Comptes rendus / Book Reviews

❖ *La prostitution féminine à Montréal, 1945-1970*, par Danielle LACASSE, Montréal : Boréal, 1994, 236 pages (broché).

Par Bernard Arcand

Département d'anthropologie, Université Laval

Cet ouvrage respecte fidèlement ce que son titre annonce et offre les grands traits d'un profil de la prostitution féminine à Montréal entre 1945 et 1970. Se basant principalement sur l'examen des rapports annuels de la Cour municipale et sur la lecture des écrits de diverses associations charitables préoccupées de protéger la santé ou la moralité publique, Danielle Lacasse trace, dans ce qui fut d'abord une thèse de doctorat en histoire à l'université d'Ottawa, le portrait largement statistique de la pratique de la prostitution féminine à l'époque. Le résumé qu'elle présente est clair, précis et aisément lisible: on apprend qui était dans le métier, où se faisait le commerce et les caractéristiques principales de l'organisation du milieu, quels étaient les principaux problèmes de santé, ainsi que certaines attitudes et comportements variables et parfois incertains des forces policières, des autorités législatives, de l'Église et des groupes féministes à l'égard de la prostitution. Sans chercher à résumer un sommaire, disons seulement que l'on comprend tout de suite que le phénomène a presque toujours occupé un espace physique assez bien défini (le célèbre « red light » montréalais, entre les rues St-Denis et St-Laurent, de Sherbrooke à Craig), mais qu'il est beaucoup moins facile d'en résumer les paramètres sociaux, car les prostituées n'étaient pas *toutes* jeunes, pauvres et infectées, leurs patrons étaient souvent, de fait, des tenancières, tandis que la clientèle n'était pas composée uniquement de pauvres « bougres » frustrés. De plus, on voit bien que les lois du milieu étaient sévères et combien l'univers des prostituées demeurait rigoureusement contrôlé; à l'époque, au bordel comme ailleurs en société, il était difficile d'échapper aux rapports de l'inégalité hiérarchique. Il est évident aussi que l'organisation du milieu le rendait en quelque sorte similaire à un système de castes, avec ses frontières infranchissables entre, d'un côté, les bordels de grand luxe, chics, propres et profitables, et, à l'autre extrême, le travail « clandestin » sur la rue ou dans les bars, un métier dur, souvent sale et parfois risqué. C'était tout cela la prostitution féminine à Montréal. Et puis il faut souligner, quoique les statistiques parlent d'environ 500 cas d'arrestation par

année, un taux qui demeure à peu près constant de 1945 à 1970, que le phénomène était en état de constante transformation et il est essentiel d'apprécier surtout à quel point il a pu se transformer en vingt-cinq ans. Sous l'action combinée de jeunes politiciens ambitieux et d'une Église qui se préoccupait beaucoup des mœurs sexuelles de ses membres (d'autres diraient que ces changements témoignent simplement des transformations d'une société qui devenait moderne), les institutions sociales traditionnelles de la prostitution, c'est-à-dire les bordels d'autrefois, lieux de débauche bien connus et largement tolérés par les autorités policières, soudain disparurent pour être rapidement remplacés par d'autres formes de rapports contractuels moins contrôlés, plus privés et souvent plus discrets du même commerce : salons de massage ou services d'escorte.

Le travail de Lacasse paraîtra assurément rigoureux et intéressant, mais il faut ajouter que le sujet reste particulièrement exigeant. La prostitution, par définition, recouvre un monde d'activités illicites et inavouables qui, tout naturellement, protège ses secrets. Mis à part les rapports statistiques très officiels et les plaidoyers dénonciateurs ou les sermons larmoyants, les discours véritablement pertinents et les analyses significatives se font rares et l'on ne sait finalement que très peu de choses du phénomène. Il semblerait sans doute disgracieux de blâmer l'auteure d'avoir rencontré ces mêmes difficultés, mais il faut néanmoins mentionner qu'elle ne les a pas toutes surmontées : on quitte ce livre sans avoir appris ce que pensaient vraiment les prostituées de l'époque, ce qui se passait et ce qui se disait dans leurs chambres, les dessous des combines policières ou politiques, et encore moins qui, au juste, formait la clientèle. À la manière de la plupart des commentateurs qui l'ont précédée, Lacasse doit se satisfaire d'une compilation des informations statistiques disponibles, lesquelles ne peuvent que construire une image sans doute fiable mais plutôt froide d'un métier particulièrement chaud.

Par contre, il serait davantage légitime de trouver à redire face à l'interprétation du phénomène proposée par l'auteure. S'inspirant de certains travaux de Colette Guillaumin, elle adopte une perspective qualifiée ici de « féministe matérialiste » et suggère que la prostitution n'est compréhensible qu'en termes d'une appropriation du corps des femmes par les hommes au sein d'un rapport de force culturel-politique qui englobe l'ensemble

de la vie en société. La formule peut être élégante ou même rassurante, mais c'est le genre d'interprétation par principe absolu qui ne peut pas ensuite servir à expliquer les nombreux détails et les diverses facettes des événements en question. D'ailleurs, sa position théorique énoncée, Lacasse n'en reparle plus au delà de la page 23. Cependant, et parce qu'il s'agit d'une chercheuse honnête qui respecte ses informations, sa démarche la conduira (en Conclusion) à mettre en doute la pertinence de sa proposition théorique originale. Néanmoins, elle conservera intact son premier chapitre de « Considérations théoriques et méthodologiques », tout en évitant de discuter par la suite en quoi, par exemple, le fait de concevoir la prostitution comme une appropriation d'une femme comme marchandise sexuelle éclaire les changements survenus entre 1945 et 1970, ou en quoi le phénomène est différent (ou non) de la prostitution mâle ou homosexuelle. Dans une autre veine, Lacasse trace un portrait rapide des conditions économiques souvent difficiles de plusieurs Montréalaises de l'époque, de manière à suggérer là quelques raisons qui justifieraient la prostitution. Encore une fois, l'interprétation paraît trop facile : comment expliquer que des milliers de femmes dans des conditions identiques ne se soient jamais prostituées ? Et si 65% des prostituées proviennent des secteurs économiques durement touchés par le chômage, peut-être est-ce que 65% de l'économie en souffrait ; et puis, comment rendre intelligible l'autre 35% ? Bref, l'analyse maintient un écart trop considérable entre les constats généraux des conditions de vie des femmes à cette époque et les détails de l'expérience concrète du métier de prostituée.

Finalement, le livre se termine, à la manière d'une thèse universitaire prudente, sur une série de questions pouvant guider quelques recherches supplémentaires. L'auteure mentionne spécifiquement l'intérêt de poursuivre des études comparatives sur la prostitution juvénile, chez les filles comme chez les garçons, ainsi que des études sur la prostitution en régions, loin des grands centres urbains, là où le contexte social est peut-être davantage intolérant ou, peut-être, au contraire, plus stable et mieux intégré. À cette liste, il faudrait rajouter encore les questions que poserait l'anthropologie, qui sait depuis longtemps que la prostitution n'est pas le plus vieux métier du monde et que son apparition dépend de conditions sociales et culturelles particulières, quoique souvent mal connues. Car il semble inévitable, pour qui espère saisir la véritable nature du cas de la prostitution féminine à Montréal entre 1945 et 1970, de devoir tôt ou tard aborder au moins ces quelques aspects déterminants de la définition culturelle de la sexualité qui font que dans

cette société particulière existaient en parallèle une sexualité publique et une sexualité privée, une sexualité légitime et officielle mais aussi une autre, secrète et honteuse. Une société où le sexe de l'une était devenu objet de désir, tandis que le sexe de l'autre pouvait être considéré comme un outil d'agression oppressive. Une société où le sexe était en demande et où il a pu être transformé en objet de commerce, mais en même temps une société dans laquelle la vente d'une marchandise, couramment reconnue partout ailleurs comme une preuve de succès et une raison de fierté, dans ce cas particulier devenait scandaleuse. Une société qui imposait à ses jeunes des standards complexes, doubles ou même triples et grossièrement contradictoires, avec pour conséquence d'ériger l'hypocrisie sexuelle au rang de norme sociale générale. Ou encore, comme disait un comédien, une société pour qui le sexe constituait le seul domaine dans lequel les vrais professionnels se voyaient attribuer un statut inférieur à celui des simples amateurs. Les réponses à toutes ces questions (et quelques autres encore) nous aideraient à mieux évaluer l'existence et la nature même de la prostitution sous toutes ses formes, à partir de quoi l'on pourrait espérer formuler une politique sociale adéquate. C'est dire, en somme, qu'il reste encore beaucoup de travail, mais ceci n'enlève rien au mérite d'ouvrages comme celui-ci qui tracent un portrait fort utile d'au moins une partie de ce qu'il faudra un jour essayer de mieux comprendre et qui doivent donc être lus comme une invitation.

❖ *Prehistories of the Future : The Primitivist Project and the Culture of Modernism*, par Elazar BARKAN et Ronald BUSH, éditeurs, Stanford, CA : Stanford University Press, 1995, 449 pages, 18,95\$ US (broché), 55,00\$ US (relié).

par Bertrand F. Gérard

ORSTOM-CNRS

Le *modernisme* connote une nouvelle sensibilité dont l'expression fut particulièrement repérable dans les domaines littéraires et artistiques du début du XX^e siècle à l'entre-deux-guerres. Mais comme le soulignent les articles de Christopher Herbert et de Frank Kermode, le modernisme laissa aussi son empreinte dans les domaines des sciences physiques (Einstein), de la philosophie (Wittgenstein), et des sciences de l'homme, ajouterais-je, dont l'anthropologie certes mais encore la psychanalyse qui est une des rares disciplines à avoir questionné son statut scientifique dans le cadre même de son élaboration théorique.